

Pierre Raikovic

Le sommeil dogmatique de Freud

Ed. Les empêcheurs de penser en rond, 1994, 232 p.

Ch. 2. La présence schopenhaurienne dans l'écriture freudienne

p. 38

Evoquant les prémisses de sa réflexion, Freud ne se reconnaît aucun précurseur ; il manifeste de la sorte le désir que la psychanalyse soit considérée comme engendrée *ex nihilo*, ce qui reviendrait à dire que le néant précède et que la psychanalyse suit. Les raisons pour lesquelles Freud se refuse à reconnaître l'existence d'une filiation de la psychanalyse ne sont pas évidentes. Prétendre qu'on ne tire aucun élément des réflexions antérieures à la sienne revient à afficher une volonté de se placer hors du devenir, comme à l'abri des effets de l'écoulement temporel. Freud a sans doute opté pour une telle attitude par crainte d'avoir à tenir tout lien de sa perspective avec l'extérieur pour preuve de l'existence d'une filiation de la psychanalyse. Et l'auto-analyse se pose en paradigme de cette sorte de perséité revendiquée ; Freud dira à ce propos : « J'ai effectué ma propre analyse, dont la nécessité ne tarda pas à m'apparaître, à l'aide d'une série de rêves qui m'ont permis de suivre à la trace tous les événements de mes années d'enfance¹. » Mais on ne peut manquer de noter que ces rêves dont il parle — qui sont ses rêves — ne constituent pas un matériel expérientiel extérieur qui serait le point de départ de sa recherche.

p. 39

On ne sait si le désert décrit par le promoteur de la psychanalyse répond à un choix délibéré ou s'il a, surtout, résulté d'un état de faits ; il semble que ne dépendre de rien et se suffire absolument n'ait jamais été vraiment une contrainte pour celui qui affirme « Le splendide isolement avait des avantages et n'était pas dépourvu de charme. Je n'avais aucun ouvrage à lire sur les questions qui m'intéressaient, je n'avais pas à écouter les objections d'adversaires mal informés, je ne subissais aucune influence et je n'étais pressé par rien². »

Freud réitérera à plusieurs reprises qu'il n'a jamais tenté d'apprendre à philosopher, qu'il s'en est même abstenu volontairement, se félicitant en ces occasions de s'être ainsi préservé de ce qu'il considère comme une entrave à la poursuite et à l'aboutissement de ses propres travaux. Qu'en a-t-il été pour lui de ses deux années passées à suivre l'enseignement de Franz Brentano ? Freud n'y fait jamais allusion, pas même pour s'en expliquer en fonction de ce qu'il dit de ses rapports à la philosophie.

Dans *Ma Vie et la Psychanalyse*, il précise qu'il « a soigneusement évité de [s'] approcher de la philosophie proprement dite³ » A l'en croire, il y aurait eu là un danger, sinon une tentation

¹ Freud (S.) : *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, trad. S. Jankélévitch, in *Cinq Leçons sur la Psychanalyse*, op. cit., p. 88.

² *Ibidem*, p. 90

³ 2. Freud (S.) *Ma Vie et la Psychanalyse*, trad. M. Bonaparte, Paris, collect. Idées, Gallimard, réédit. 1981, p. 74.

dont il se serait gardé d'autant plus aisément qu'il présentait, précise-t-il « une incapacité constitutionnelle⁴ » à philosopher.

[...]

p. 41

L'accusation de plagiat

Freud a mentionné le nom de Schopenhauer et la question de la ressemblance entre son écriture et celle du philosophe après la parution d'un article de Juliusberger, psychiatre berlinois, membre de l'une des nombreuses sociétés schopenhaueriennes de l'époque. Le praticien allemand avait relevé, à la lecture des écrits psychanalytiques, une forme et des contenus qu'il connaissait pour les avoir déjà rencontrés dans les écrits de Schopenhauer. Freud fait allusion à la publication de Juliusberger en laissant paraître un certain désappointement face à l'effet qu'elle ne manquera pas de produire sur le public. Dès lors qu'a été pointée la ressemblance entre ses écrits et ceux de Schopenhauer, Freud se montre manifestement encore plus désireux de persuader ses lecteurs de ce qu'il n'a jamais eu affaire à la philosophie. Cette forme du penser, soutient-il, n'aurait pu qu'empêcher celui qui s'y serait adonné de mener à bien une élaboration du type de celle à laquelle il s'est attelé et qui lui a permis de dégager une perspective dont il est pour lui hors de doute qu'elle comprend réellement ce qu'est la vie psychique. Il faut noter qu'à cette date, Freud enregistre cette accusation de plagiat sans indignation ni démenti ; seules lui importent ses répercussions. Il écrit en effet

p. 42

à Abraham : « Juliusberger a fait quelque chose de très bien avec les citations tirées de Schopenhauer, mais mon originalité est ostensiblement en baisse⁵. » Freud présente comme un objet d'étonnement pour lui-même la ressemblance entre ses travaux et ceux de Schopenhauer que Juliusberger pose pour indéniable. Ce serait l'un de ses disciples, Otto Rank, qui lui aurait donné à découvrir cette similitude entre les deux écritures : « En ce qui concerne la théorie du refoulement, j'y suis certainement parvenu par mes propres moyens, sans qu'aucune influence m'en ait suggéré la possibilité. Aussi l'ai-je pendant longtemps considérée comme originale, jusqu'au jour où Otto Rank eut mis sous mes yeux un passage du *Monde comme volonté et représentation* dans lequel Schopenhauer cherche à donner une explication de la folie⁶. » Et Freud avance l'existence même de cette similitude comme preuve de ce qu'il ne savait rien des travaux du philosophe au moment où il élaborait sa propre théorie ; « Ce que le philosophe dit dans ce passage au sujet de la répulsion que nous éprouvons à accepter tel ou tel côté pénible de la réalité *s'accorde tellement* »⁷, *affirme-t-il en effet*, « avec la notion de refoulement, telle que je la conçois, que je puis dire une fois de plus que c'est à l'insuffisance de mes lectures que je suis redevable de ma découverte⁸ » S'il a pu

⁴ *Ibidem*.

⁵ Freud (S.) et Abraham (K.) : *Correspondance*, trad. E. Cambon et J.-P. Grossein, Paris, Gallimard, 1969, p. 103.

⁶ Freud (S.) : Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », trad. S. Jankélévitch, in *Cinq Leçons sur la psychanalyse*, op. cit., p. 80.

⁷ *Ibidem*. Nous soulignons.

⁸ *Ibidem*, p. 80-81. Nous soulignons.

mettre au jour le mécanisme du refoulement, c'est parce qu'il ignorait la description qu'en avait faite Schopenhauer, car — toujours en suivant son raisonnement — une telle homologie entre les deux perspectives fait

p. 43

la démonstration de ce que son ignorance de la philosophie a bien été ce qui lui a permis de découvrir cette méthode d'investigation qui devait aboutir à la psychanalyse. Dire que plus la ressemblance est grande entre les écrits A et B d'auteurs différents, l'écrit B étant chronologiquement postérieur au A, plus est grande également la certitude de pouvoir conclure que l'auteur de B ignorait le contenu de A, est, pour le moins, étonnant. Pourtant, tous ceux qui avaient véritablement « lu et relu » les analyses de Schopenhauer, en particulier les textes où il définit des concepts que la pratique psychanalytique a permis elle aussi d'isoler, et ce sans impulsion théorique extérieure, n'ont rien découvert par eux-mêmes pour la raison justement qu'ils avaient « lu et relu », poursuit Freud cherchant à donner à voir, là, une preuve supplémentaire de son ignorance de l'œuvre qu'on l'accuse d'avoir plagiée. On demeure surpris devant le déroulement de cette argumentation : accusé de plagiat par Juliusberger, Freud commence par poser qu'il n'a jamais lu de textes philosophiques, ceux de Schopenhauer pas davantage. Considérant ce point comme acquis sans le démontrer, il affirme que lire des textes philosophiques rend vaine toute tentative d'élucidation de ce qui y est recélé ; et si lui, le promoteur de la psychanalyse, est parvenu tout de même à un tel éclaircissement, c'est bien la preuve qu'il n'a jamais été en présence de ces textes, transfert déductif tout à fait singulier⁹.

Du reste, quand fut signalée la confondante ressemblance d'écriture entre ses travaux et ceux, chronologiquement antérieurs, de Schopenhauer, la première réaction de Freud, nous le rappelons

p. 44

encore, ne fut pas de chercher à s'en disculper, mais de se demander comment un philosophe avait bien pu réussir à tracer, de nombreuses années avant lui, les grandes lignes d'une réflexion — la sienne en l'occurrence — alors qu'une démarche philosophique ne pouvait rien devoir à l'expérience. Dans *l'Angoisse et la Vie instinctuelle*, sa « Quatrième conférence », Freud répond à cette question. Il n'y a là, selon lui, rien que de très compréhensible : « Peut-être allez-vous dire en haussant les épaules : mais c'est la philosophie de Schopenhauer que vous nous exposez là et non pas une théorie scientifique ! Et pourquoi donc, Mesdames, Messieurs, un penseur hardi n'aurait-il pas deviné ce qu'ensuite l'observation pénible et sèche confirmera ?¹⁰ » Pour tenter tout de même de banaliser un rapprochement présenté comme évident, tout en cherchant à dénier qu'il y ait conformité entre les deux pensées, il ajoute, comme en passant « *en outre, nos idées ne sont pas vraiment celles de Schopenhauer*¹¹ ».

⁹ « Cependant, d'autres ont lu et relu ce passage, sans faire la découverte en question, et il me serait peut-être arrivé la même chose, si j'avais eu, dans ma jeunesse, plus de goût pour les lectures philosophiques » (*Ibidem*, p. 82).

¹⁰ in *Nouvelles Conférences sur le psychanalyse*, op. cit., p. 141.

¹¹ *Ibidem*. Nous soulignons.